

Parcelles de marais, parcelles de mémoire

Nouvelle édition



**"Autant prendre
son escute et traverser..."**

Avec la participation financière de :





Forêt d'Eperlecques



Watten

8

Bois du Ham

Eperlecques



Noordpeene

Saint-Momelin

Houlle

Nieurlet

Moulle

Clairmarais

Serques

Forêt de Clairmarais

1

11

Tilques

Salperwick

3

4

5

7

10

9

2

6

14

15

16

13

Saint-Martin-au-Laërt

Saint-Omer

Longuenesse

Arques

"Plus j'en prends, plus il y en a, c'est terrible" Michel Deguillage



Le stop loss ou piège américain, interdit aujourd'hui

"Je vois en étant dans le marais, si on ne s'en occupe pas, ils vont tout démolir. Vous verriez les trous qu'ils font dans les berges qui s'écroulent. C'est juste si on ne fait rien, ils vont tout faire partir.

A l'époque on piégeait à la crotte. Là où les Rats [musqués] allaient déposer leurs besoins, et bien la nuit suivante ils y revenaient.

[...] Dans le temps, on piégeait avec des pièges américains, des stop loss, ça c'était valable on les prenait bien avec ça. Maintenant on n'a plus le droit, et on n'en trouve plus. Mais les nouveaux, j'avais pas dire qu'on n'en prend pas mais ils se méfient de ces pièges je pense, pourtant je mets une carotte, un bout d'pomme dessus mais des fois y a rien à faire. Je vois comme en ce moment il y en a qui voyagent. J'en prends des fois. Un par hasard, mais il y en a des quantités.

Je piégeais du 15 janvier au 15 mars, voire fin mars, début avril. Cela dépend des périodes, mais j'ai encore pris trente deux rats le même jour. J'avais cinquante trois pièges de posés. Mais pour vous dire le résultat était là, quand même. [...] C'est comme ici, par exemple, je mettais mon piège [...] là où on voyait les crottes. Le piège était à environ 1 cm au-dessus, ils arrivaient puis clac ! [...] Ils mettaient leurs pattes dessus et le piège sautait, c'était comme ça, automatiquement la patte était prise dedans."



Le conibear ou piège en X, piège utilisé de nos jours

Le commerce de la peau de Rat musqué

"J'les écorchais pour la peau, dépiautais.

La peau, il y a un gars qui passait pour la prendre, il faisait le tour des piégeurs du secteur.

Moi j'arrive à en faire douze à l'heure. Comme un lapin, exactement comme un lapin [...].

Mais alors dégraisser la peau, c'est le grand problème [...]. C'était plein de gras donc il fallait gratter.

[...] On avait chacun sa façon d'agir parce qu'il ne fallait surtout

pas couper le cuir. Parce que déjà un cuir griffé, c'était deux peaux pour une. Oui, [les acheteurs de peau] déclassaient. [...] C'était vraiment des fourreurs de métier. Ils mettaient cinq cents peaux dans un sac, ils arrivaient par paquet de dix. Nous, on les séchait, c'est tout, après il y avait une tannerie là-bas à Paris, Faubourg Poissonnière, sur le quai."

La passion du piégeage

"[Ce que j'aimais c'était] la nature, surtout être à l'air, ça n'est peut-être pas toujours commode quand il pleut, ce n'est pas agréable. Je suis encore allé parce que je piégeais tout à l'escute sans moteur donc contre le vent, il fallait les remonter les fossés."



Michel Deguillage

" On faisait tout en bateau " *Jacqueline et Guy Robert*

Trois quarts d'heure à la perche ?

"De Saint-Momelin à Nieurlet, il n'y avait pas de moteur, il n'y avait rien en ce temps-là."

Michel Deguillage

"Beaucoup de personnes possédaient des bateaux. Il y avait des personnes en résidence principale dans le marais et qui avaient accès à leur résidence que par bateau et bien la vie de ces personnes ne se passait que par bateau, de la naissance jusqu'au décès, dans toutes les opérations de la vie. Le baptême, amener les enfants à l'école, chercher la baguette de pain. Il fallait absolument emprunter le bateau, arriver à un endroit, chemin ou route - ça dépendait où la maison était établie - et donc c'était absolument nécessaire et généralement ces personnes possédaient aussi plusieurs bateaux. [...]"

Ils poussaient le bateau manuellement. Pour le **bacôve**, c'était la **perche**. Tandis que la **ruie**, c'est un petit bâton qui fait 2 m avec une palette à une extrémité et une poignée à l'autre [...] pour faire avancer l'**escute**. Le **bacôve**, lui, c'est une **perche**, on est toujours à l'arrière du bateau, parce qu'on est déjà plus haut, mais ça nous permet d'avancer non pas plus vite mais c'est plus facile à manier." **Gérard Colin**

"Vous prenez une personne du marais qui va ramer - nous autres, on appelle ça « bateler » - son bateau ou son **escute** si cette personne est née dans l'marais, vous allez l'reconnaître ! Tandis qu'un autre qui va venir dans l'marais malgré qu'il va savoir bateler, il ne va pas bateler de la même façon.

On a été élevés comme ça, les gens du marais, on a notre façon de bateler. Ça se donne sans doute de famille en famille, de parents à enfants." **Guy Robert**

Quand le moteur est-il arrivé dans le marais ?

"1930-32, quelque part par là, d'après ce qu'on a entendu dire."

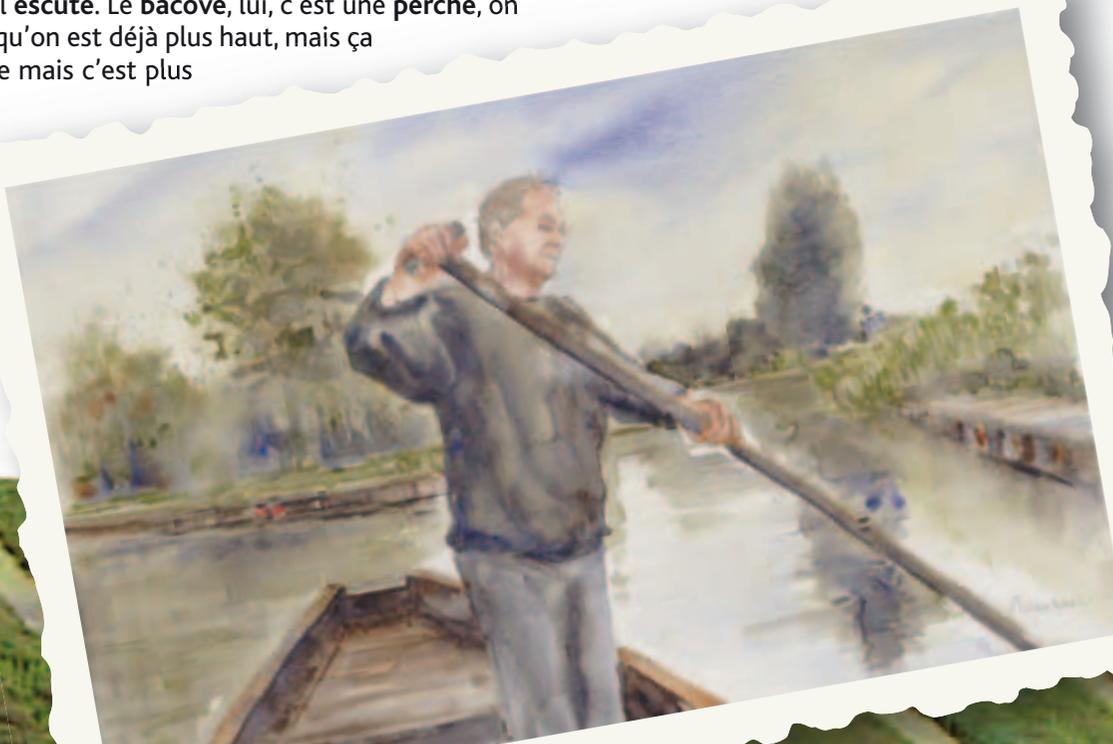
Guy Robert

Evolution de la production de bateaux

"Après la Guerre [39/45], beaucoup de jeunes mariés voulaient s'établir maraîchers, il leur a fallu des bateaux donc là, il y a eu un gros boom de fabrication et aussi d'entretien parce qu'il y avait, seulement sur la région de Saint-Omer environ trois cents exploitants maraîchers alors imaginez le nombre de bateaux qu'il fallait. [...] Maintenant, il y a encore peut-être une trentaine de familles de maraîchers sur Saint-Omer donc [le nombre de] bateaux a énormément diminué.

[...] L'évolution du métier de maraîcher et l'évolution du matériel qui est de plus en plus conséquent et important, veut que le maraîcher gagne beaucoup de temps, qu'il aille de plus en plus à pied partout, donc, ils ont des chemins, ils vont avec des gros tracteurs, ils n'ont pratiquement plus besoin de bateaux et étant donné que le nombre de maraîchers diminue..."

Gérard Colin



"C'était une activité principale dans les années 59-60 quand j'ai commencé, c'était devenu une activité secondaire dans les années 90"

Gérard Colin



"La scolarité s'arrêtait à quatorze ans quand on passait le certificat, mon père le savait très bien et il m'a dit : « maintenant tu sais ce qu'il reste à faire : il faut changer de tenue ! ». On a mis le bleu de travail et puis on a commencé à travailler le lendemain de l'épreuve du certificat d'études et depuis je ne me suis pas arrêté. [...] C'est-à-dire que c'était peut-être

pas une volonté étant donné qu'on baignait dedans, on ne pensait pas à faire autre chose quoi. [...] J'ai vécu de mon activité mais en additionnant quand même le travail du métier du bois et du bâtiment parce que si on était restés uniquement dans la fabrication de bateaux et d'escutes on ne pouvait pas. C'était une activité principale dans les années 59-60 quand j'ai commencé, c'était devenu une activité secondaire dans les années 90.

[...] Quand moi j'ai commencé, nous étions trois et il y avait M. Registre qui était au Tourniquet [...]. Il y avait mon Papa qui était encore en activité dans le Doulac et moi qui suis venu travailler sur la route de Clairmarais. Donc, nous avons chacun un secteur vraiment bien déterminé : M. Registre avait tout le marais ouest, c'est-à-dire Tilques, Salperwick, une partie de Saint-Martin-au-Laërt ; mon Papa avait toute l'activité au Haut-Pont voire même Nieurlet ; et moi tout ce secteur-ci [route de Clairmarais].

A la commande d'un bateau, la personne passait demander : « voilà je voudrais un **bacôve** ou une **escute**, combien ça vaut, dans combien de temps tu peux me le faire ? ». Si on était d'accord, il n'y avait aucun écrit, c'était quelque chose qui était en

confiance entre celui qui fabriquait et celui qui achetait, alors c'est une acquisition de confiance, et tout se passait toujours très bien."

"[Le temps de fabrication est très variable]. Cela dépend de la grandeur parce qu'il y avait différentes tailles d'escutes, ça varie environ entre 40 et 50h pour une **escute**, jusque 200h par bacôve.

Des fois on faisait les marteaux nous-mêmes [...] et il le faut, parce qu'il faut un bois pour faire ce genre d'outils, d'un fil qui n'a pratiquement pas de défauts comme du buis, du pommier, ou des essences de bois de ce genre, pour faire ce type d'outils [...]. Malheureusement, même sur la côte, pour les bateaux de pêcheurs en mer, il n'y a plus beaucoup de fabricants en bois, alors ce sont des outils qui se perdent également.

[Il m'arrive de naviguer], oui, et surtout que maintenant, ce sont mes petits enfants qui m'incitent parce que c'est leur grand plaisir. Moi, je n'ai pas d'escute, j'ai une barque parce que je n'avais pas suffisamment de grandes planches. Mes dernières planches, je les ai gardées pour faire un bateau, pour faire une barque."

Gérard Colin

La transmission d'un savoir-faire

Gérard Colin fut le dernier charpentier à avoir construit bacôves et escutes, bateaux typiques du marais. Aujourd'hui, son petit neveu a pris la relève. Il répare ou crée des bacôves et escutes. Ces bateaux traditionnels font aujourd'hui, aussi, le bonheur des visiteurs : les bateliers en louent, à l'image des maraîchers qui, à l'époque, faisaient passer en bateau pour aller au « Moulin Rouge » !

" Il y a cinq tailles d'escutes " *Gérard Colin*

"Il y a cinq tailles d'escutes [...].

C'était un bateau qui était destiné à différentes choses. Pour le chasseur qui allait à la hutte vous avez besoin d'une petite **escute**, les personnes [...] qui veulent rejoindre leur habitation principale jusqu'à la rive, pour chercher le nécessaire. Il y a des **escutes** un petit peu plus grandes qui servaient pour les petits travaux du marais, c'est-à-dire les travaux manuels [...] parce qu'à l'époque, il n'y avait pas de machine, de motobineuse ou autres. C'était essentiellement du travail manuel où le maraîcher partait travailler avec une bêche, avec une houe, avec des petits outils manuels qui prenaient pas beaucoup de place. Donc, ce n'était pas la peine de prendre un grand bateau.

Ce n'était pas non plus motorisé. Ils allaient de leurs habitations à la parcelle de travail [...] avec une **ruie**, c'est-à-dire qu'ils poussaient le bateau manuellement. Donc il fallait des bateaux légers, pour se fatiguer le moins possible.

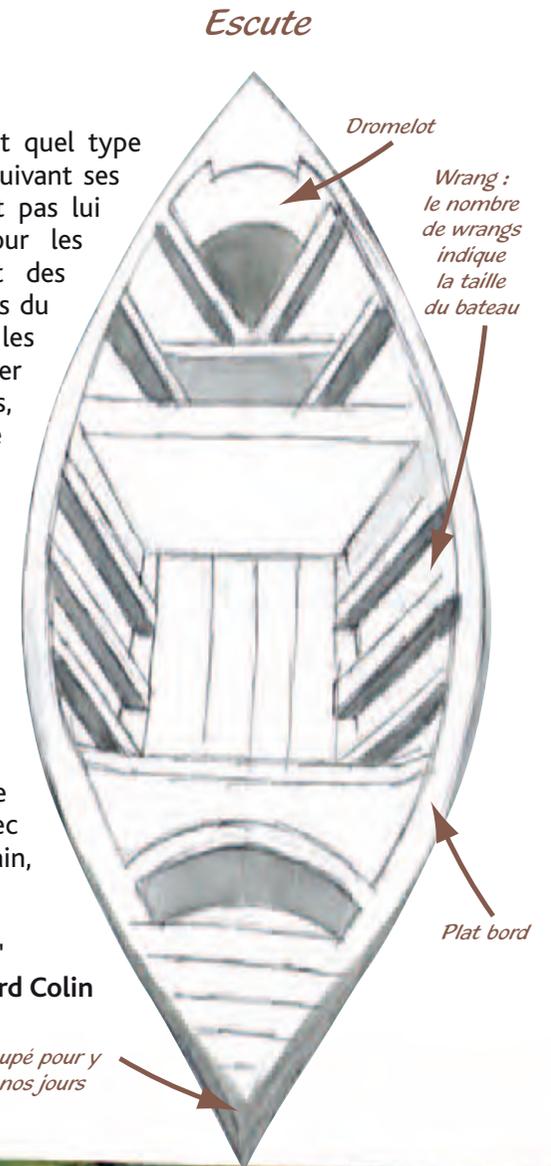


[...] La personne qui commandait savait quel type d'**escute** il lui fallait parce que c'était suivant ses besoins donc il connaissait, il ne fallait pas lui expliquer. Ça n'était pas comme pour les estivants, dans le temps on vendait des **escutes** à des personnes qui étaient hors du marais donc il fallait leur expliquer, les conseiller éventuellement et conseiller pour la taille ou bien même, quelquefois, d'une **escute** on partait vers une barque parce que l'on fabriquait aussi des barques dans les années 50-60.

[...] Les personnes habitant en résidence principale au fond du marais venaient régulièrement le samedi au marché. Alors ils mettaient tous leurs sacs pour faire leurs provisions. Généralement ils venaient en couple avec une **escute** et une paire de rames. Ils venaient tout en papotant et ils montaient à la ville jusqu'au marché. Puis ils revenaient avec tous leurs sacs pleins de provisions, du pain, de la viande, enfin tout leur nécessaire.

Là, c'était utilisé surtout par les femmes."

Gérard Colin



Pic arrière, souvent coupé pour y placer le moteur, de nos jours



" Le bacôve était un bateau important pour les gros travaux "

Gérard Colin

"On ne sait pas comment le **bacôve** est arrivé dans le faubourg, comment il est arrivé à Saint-Omer. On peut supposer que ce sont des Hollandais qui nous l'on amené parce qu'il y a des colonies flamandes qui se sont installées à Saint-Omer. [...] On peut supposer que nos bateaux ont rapport avec les bateaux d'une certaine région hollandaise parce que les noms de certaines pièces de nos bacôves ont une consonance flamande et certaines pièces sont fabriquées en Hollande.

[...] Le **bacôve** était un bateau important qui servait pour les gros travaux. A l'époque, en début d'année, on embarquait le cheval dans le bateau pour aller labourer ou pour aller faire le travail de la terre. Ensuite c'était la récolte, le chou-fleur, ensuite c'était les poireaux, les racines d'endives et ainsi de suite. Il fallait aussi curer les petits fossés [...]. Dans le **bacôve**, on pouvait charger jusque 4 T de marchandises donc c'était assez conséquent. On pouvait mettre 300 kg de marchandises dans les **escutes**, ça dépendait de la taille. [...] Le **bacôve** était beaucoup plus lourd, beaucoup plus grand, [...] c'est un outil de travail en fait."

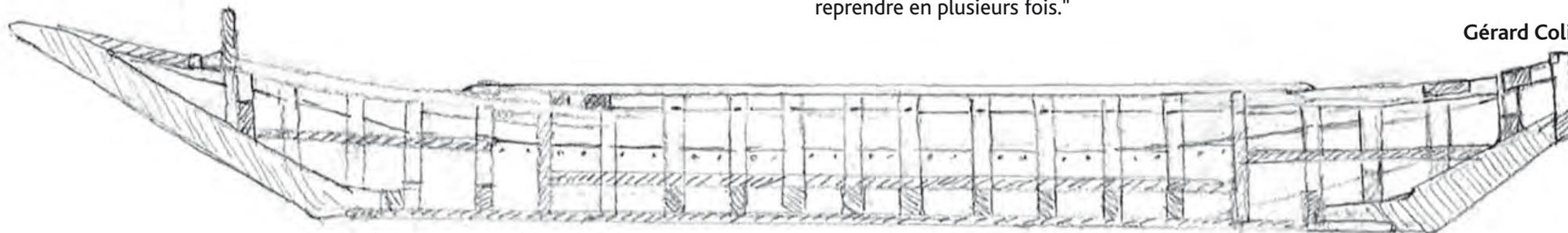
Gérard Colin

"Ils ont essayé de faire des bateaux un peu plus grands mais si il faut traverser le canal et que vous êtes très près du bord, du **plat-bord** ! Nous autres, on disait : « il est chargé à clous ! ». Il y avait des clous sur chaque côté du **bacôve** et quand on voyait les clous [à fleur d'eau], bah on disait : « il y en a assez, il est chargé à clous ». Le frère de ma femme a été attrapé en revenant avec un chargement de pulpes de betteraves. Là-bas, ça flottait bien mais ça dérivait dans l'canal et le bateau s'est enfoncé alors, il a dû vite prendre sa fourche et jeter des pulpes dans l'canal autrement il n'aurait pas pu traverser, il serait parti en dessous." **Guy Robert**

Adapter l'outil aux transports des bêtes

"Ça arrivait de le préparer mais ce sont des aménagements simples, il suffisait de mettre une petite barrière, généralement c'était le maraîcher qui le fabriquait avec quelques morceaux de planches, il mettait ça à l'avant, au niveau du banc et puis il mettait une planche de chaque côté. Quand le cheval avait vraiment l'habitude, il rentrait dans le bateau comme un chien, mais les premières fois, il fallait habituer certains chevaux, certains étaient plus craintifs donc il fallait les ménager, il fallait s'y reprendre en plusieurs fois."

Gérard Colin



Bacôve en coupe latérale



" Parce que sans ça, y'avait pas moyen d'assécher. " Yves Degrave

"[Le moulin de Ch'l'Aile servait à] assécher les marais... Les deux marais. Et juste une période. De mars à octobre. Parce que c'était des marais... [...] Y avait des **batardeaux**, le 1^{er} novembre, on tirait les **batardeaux** et on les remettait le 1^{er} mars. [...] On tirait [les potrelles] dehors... carrément dehors. C'est comme un pont quoi... une porte. [...] C'était un quai en pierre et pis y avait des coulisses. On laissait tomber n'dans... Pour rentrer avec les bateaux. [...] C'était fermé le 1^{er} mars, y avait des clauses, et le 1^{er} novembre, c'était ouvert. Alors el'moulin dans l'hiver i servait à rien, hein. Le 1^{er} mars on fermait, et on commençait à sécher. On mettait le moulin en route. [...] I fallait assécher pour pouvoir tout cultiver. Parce que l'hiver c'était souvent noyé. [...] Sept années sur dix c'était noyé. Déjà, quand y a ça [d'eau]... sur tout... pis l'hiver, ça fait une mare hein. Des fois, on devait fermer l'potrelle. Le 1^{er} mars c'était 'cor tout inondé, mais on fermait quand même hein. Et du coup que le niveau de la rivière commençait à baisser, on mettait le moulin en route. [...] 'tention c'était deux grands marais hein. I avait quelques hectares."

"L'moulin premièrement il faut l'orienter au vent. Suivre l'orientation du vent. [...] Et sur les ailes y avait des voiles. Et on pouvait les tirer. Parce que... quand i faisait beaucoup de vent on devait les tirer. Parce qu'i aurait marché trop fort. Pouvait pas

le laisser aller... L'plus beau vent c'était au mois de mars-avril. L'plus beau vent c'était nord-est. Parce que le nord-est il est toujours régulier le vent. Il est pas tempétueux. Que les aut' vents quand i étaient tempétueux, i fallait l'arrêter et pi tirer les voiles. Enfin... on faisait des torchons avec. Parce qu'i tournait sans voile. Ah, c'était un gros engin hein."

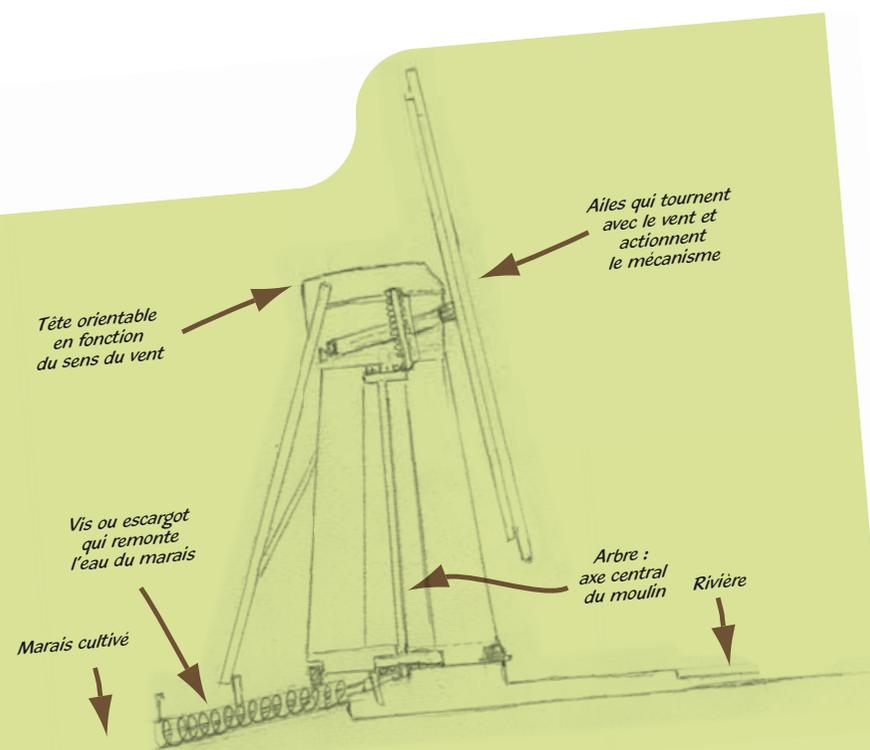
"[...] Parce que tout le tour, y avait des pieux. Pour orienter [la tête] au vent c'était un genre de treuil. Beh à cette époque-là ça s'appelait un capestan. C'était un machin... un treuil en bois. C'était une espèce d'arbre gros comme ça... [...] On attachait l'capestan là, et on le tournait jusqu'à temps qu'il est face bien au vent. [...] Quand le niveau il étot bon, qu'on arrêtaït ben on l'indiquait... On l'mettait à l'ouest. La croix de St André elle est vers l'ouest."

Yves Degrave

Le moulin de Ch'l'Aile

Au début du 20^{ème} siècle, plusieurs moulins dessinaient le paysage du marais audomarois : le moulin Fardel, le moulin du Sailly, etc. Ces moulins étaient tous des moulins d'assèchement des marais et permettaient la mise en culture des parcelles. Ils étaient donc indispensables à la vie des brouckaillers.

Celui de Ch'l'Aile a été construit, tout de bois, en 1866, sur initiative privée. Il avait pour fonction d'assécher le marais de l'Aile et de la Grande Meer. Il pouvait extraire jusque 60m³ par heure !
Ce moulin a perdu ses ailes à l'été 1948, lors d'un violent orage. Il est resté sur sa parcelle jusqu'en 1982, date à laquelle, son mécanisme a été démantelé et précieusement conservé... Pour être à nouveau aujourd'hui fièrement érigé sur le site de la maison du Marais !





*"Quand j'étais plus petit, on me disait :
si t'es pas sage, tu viendras pas à c'moulin."*

Yves Degrave



"J'ai venu au monde là-bas au marais de Ch'l'Aile. [...] Alors après que j'ai arrêté l'école, j'ai travaillé là-bas avec la famille Dewèvre là-bas. C'est lui qui était garde des marais. Et qui s'occupait du moulin. C'est pour ça que je connais bien le moulin. Tout gosse [...] j'étais presque toujours là. A part que pour coucher le soir à ma maison. Mais j'étais toujours chez les Dewèvre."

"C'était tout des parcelles... les plus grandes parcelles elles faisaient... ½ hectare... les plus grandes. Il s'occupait du moulin et pis, il était garde des deux propriétés. Il était garde particulier en même temps. Ça a toujours été de père en fils. Il s'occupait de l'assèchement. Des deux. C'est pour ça que moi après quand j'ai grandi... ils avaient pas de descendants, ils ont dit : « faut qu'y ait quelqu'un qui continue. » [...] Ils ont dit : « ben y a pas de descendant, té va t'occuper de ça. » Jusqu'à temps que le moulin s'est cassé la figure. Au mois de juillet 48. [...] Ben il est venu un espèce d'orage. Un espèce d'ouragan. Je me rappelle. On était à chou-fleur... J'avais presque seize ans, on coupait des choux-fleurs. Eul' temps est devenu vilain... sur la Meer-là. Et pis il est venu une bourrasque et d'un seul coup, woof ! Les ailes, elles ont été arrachées par le vent. C'était sa mort ! C'était fini, là. En 1948 !"

Yves Degrave



Vue avant le creusement du canal - Grande Clémingue

"Il a fallu l'arrivée du canal pour que cela s'évacue plus vite" *Guy Robert*

[...] Il y a eu une inondation en 1936 et je m'en souviens encore, j'étais un gamin de six ans. Nous avions tout le marais Cordier qui était inondé, nous avions des amis qui habitaient là bas. Mes parents, toute la famille ont ramené des gens sur la route de Clairmarais parce que la route de Clairmarais n'était pas inondée."

Jacques Berteloot

"Juste après la guerre. [...] En 46 ils ont tracé. [Les prisonniers allemands] ont commencé à creuser [...] là au louchet ! A la bêche ! [...] Après ça a été [...] en 48-49 ils l'ont creusé à la grue. Mais 'tention c'était des grues à vapeur. [...] Et entre 49-50, ils ont fait les ponts. Parce qu'i fallait faire des ponts hein. Parce qu'y avait pas de route et tout ça. Maintenant bon y a une route. C'était du marais hein. I n'ont porté du camion d'cailloux... [...] I n'en fallait pour arriver à faire ces routes tout ça."

Yves Degrave

1947 : creusement du canal

"C'était avant... parce que moi j'ai connu le creusement du canal. Et c'est pour ça que ça c'était tout des parcelles [...] qui étaient cultivées... Comme moi ici, c'était cultivé. Mais c'était toujours inondé avant la percée du nouveau canal, ben on a dû les mettre en pâture. Parce que c'était risqué... Nous aut', ichi. Moi j'ai 'core cultivé avec ma femme des choux-fleurs. Dans une nuit d'temps, le lendemain matin plus un seul chou-fleur !"

Marc Degezelle

"[...] Il y avait des secteurs du marais qui étaient inondés, parce que les inondations ont été permanentes, à peu près jusqu'à l'arrivée du canal en 1947.

"Après la Guerre [39/45], les prisonniers allemands ont été embauchés pour creuser le canal."

Odile Westeel

"Il y avait un casernement, l'hôtel des pompiers, la caserne Bueil. C'était là qu'étaient logés les prisonniers allemands, moi je me souviens que des prisonniers que j'ai vu travailler, mais c'était déjà un petit peu plus important. On les voyait passer pour creuser le canal en 1947. Le premier coup de pelle, ce sont les allemands qui l'ont donné, ils ont ouvert."

Jacques Berteloot

"Il a fallu l'arrivée du canal pour que cela s'évacue plus vite mais sinon c'était comme ça chaque année, les maisons du marais étaient inondées à tel point que ceux qui construisaient dans le marais, en tenaient compte quand même... à certains endroits on remontait un peu la maison et vous avez des maisons je peux les citer elles n'ont jamais eu l'eau, elles ont l'eau sur le trottoir parce qu'elles sont réhaussées."

Guy Robert



Vue après le creusement du canal Grande Clémingue (après Guerre)



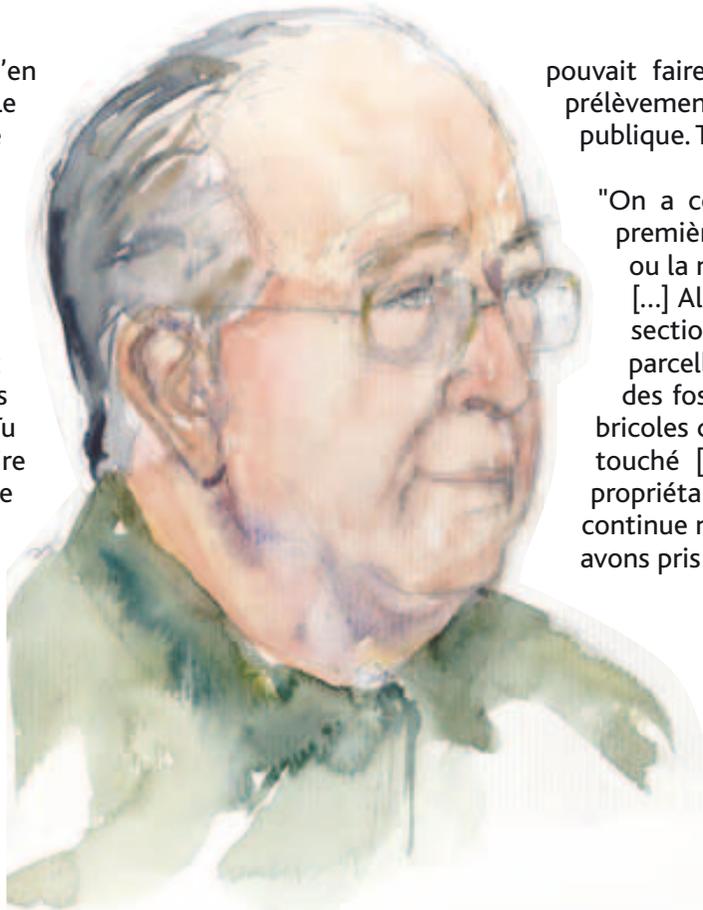
*"C'était la première fois qu'on se souvenait d'un marais.
C'était la vie ou la mort de tout un secteur"* Jacques Berteloot

"Je l'ai [le remembrement] très bien vécu puisque j'en étais à l'origine mais je vais vous expliquer pourquoi. Le marais de Lyzel qui se trouve à l'arrière, c'est une parcelle, une partie de 100 hectares de terres hautes et elle était traversée par des petits fossés que l'on empruntait pour arriver sur mes parcelles. On avait des difficultés pour arriver sur les parcelles et ça commençait à devenir inculte à cette époque là c'est-à-dire en 1968-69.

[...] M. Raymond Flandrin, qui était administrateur aux **Wateringues**, avait fait faire une étude par les cabinets d'étude de **Wateringues** de Lambersart. Il me dit : « Tu vois, Jacques, j'ai fait faire une étude et on pourrait faire des chemins de desserte dans le marais », alors il me montre son plan.

[...] Je lui ai dit : « écoute Raymond il est bien, il est beau ton plan mais ça ne va pas résoudre le problème parce que tu vois tu vas desservir un certain nombre de parcelles mais il y en a d'autres qui ne seront pas desservies, alors comment penses-tu agir ? ».

[...] Je lui ai dit qu'il fallait faire un remembrement. On reporte les surfaces à l'aide de points, on récupère avec deux points les terres de catégories [différentes], les bonnes catégories ont plus de points que des terres de petites catégories. On



pouvait faire des chemins parce que la loi autorise à faire un prélèvement de 5% de la surface totale pour faire de la voirie publique. Tout ça, je connaissais."

"On a commencé [...] par le marais de Lyzel. [...] C'était la première fois qu'on se souvenait d'un marais. [...] C'était la vie ou la mort de tout un secteur.

[...] Alors une fois que nous avons fini de remembrer cette section là. Nous sommes arrivés avec 196 numéros de parcelles au lieu de 2900, voilà la différence. [...] On a comblé des fossés qui n'étaient plus utilisés, c'est-à-dire des petites bricoles de fossés mais les fossés, **wateringues**, on n'y a jamais touché [...]. Quand vous montrez cela aux maraîchers, aux propriétaires comprenez qu'ils ont été emballés pour qu'on continue notre mission, et on l'a amenée au bout en 1984. Nous avons pris possession des parcelles au mois d'avril 1972."

Jacques Berteloot



Le fonctionnement du remembrement

Parmi un dédale d'eau et de terres, le remembrement a été conçu dans le cadre d'un véritable aménagement du marais : volonté de redynamiser et sauvegarder l'économie maraîchère, de désenclaver le territoire par la création des chemins de desserte, de ponts, et un meilleur accès aux parcelles pour les adapter à la mécanisation croissante.

Sous l'impulsion du Syndicat des maraîchers, trois grandes phases ont marqué ce remembrement, avec la nomination d'une commission et l'élaboration des divers plans par un géomètre :

- une première tranche en 1971-72 touche le marais du Lyzel ;
- une seconde tranche de 1972 à 1980 concerne les Îles Flottantes, La Houtte, Le Pré Pourri ;
- une troisième tranche implique l'aménagement du territoire en 1983-84 sur le reste du marais, plus particulièrement les terres basses.

Ce remembrement a abouti à la création de près d'une trentaine de kilomètres de voies, d'une quinzaine de ponts (surélevés pour laisser le passage des bateaux), de passages busés de fossés, le regroupement de parcelles et le doublement de la taille de certaines exploitations, l'accès d'engins motorisés plus lourds (tracteurs et remorques, grues, pelles mécaniques, etc.). Ces aménagements progressifs ont créé une véritable mutation sociale et économique des secteurs remembrés. Ils ont permis un gain de temps mais ont également conduit à la transformation de certains secteurs maraîchers en cultures de céréales (production plus rentable mais moins identitaire du marais).

"Contrairement au marais de Lyzel, il y a eu un

"On voulait le faire aussi sur d'autres secteurs, [comme] les Îles Flottantes. Le secteur des Îles Flottantes est le secteur qui se trouve derrière la rue des Maraîchers, la rue de la Poissonnerie et des Faiseurs de bateaux. Et puis il y a la Houtte, qui se trouve là-bas, de l'autre côté de la voie de chemin de fer.

[...] Contrairement au marais de Lyzel, il y a eu un peu de « bisbille » dans cette affaire là. Ce remembrement [les Îles flottantes] a coûté beaucoup plus cher [...]. Il a fallu emprunter pendant 20 ans pour pouvoir supporter ce qui n'était pas subventionnable."

Jacques Berteloot

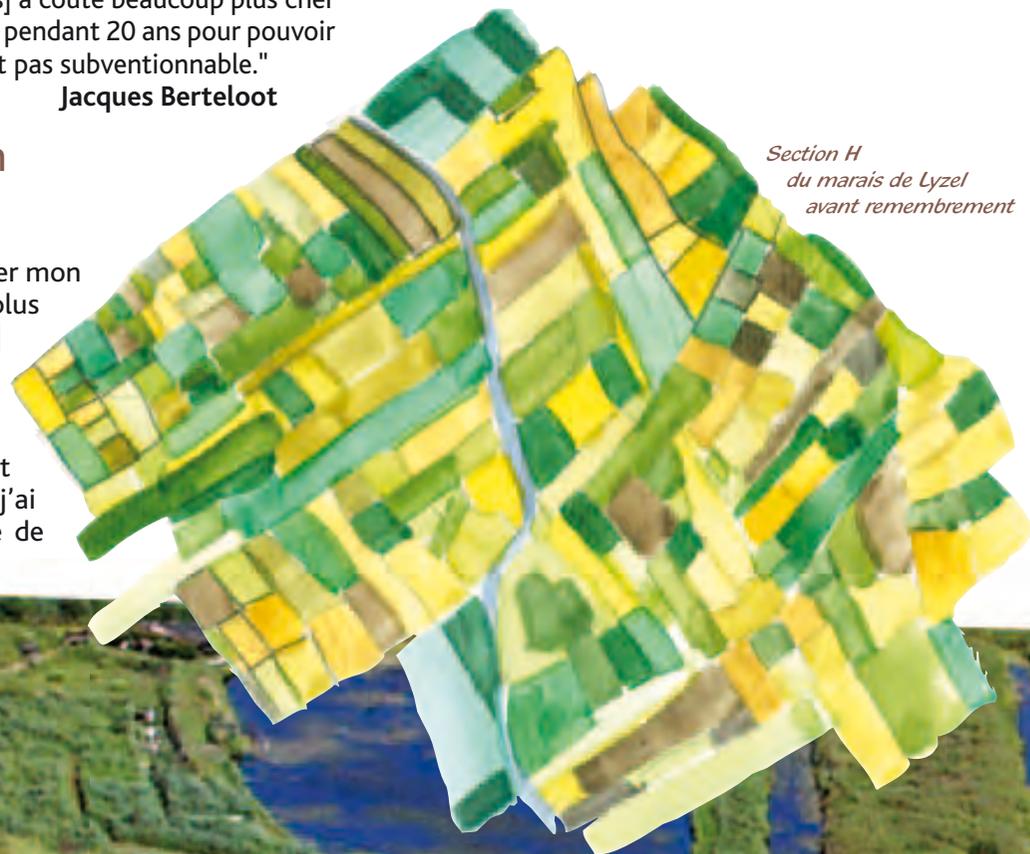
[...] S'il y avait un coin qui ne leur plaisait pas, ils le donnaient à l'autre pour prendre son bon coin. [...] Alors, [certains auraient dû être] dans la zone de remembrement [mais] ils n'y étaient pas parce que [ces propriétaires] s'[étaient] mis hors remembrement, comme ça ils ne devaient pas payer de taxes. Les taxes que l'on paye encore maintenant."

Fernand Delobel

Une opération controversée

"Ils voulaient boucher mon fossé [je n'aurais plus eu la possibilité de] rentrer avec mon bateau chez moi. Il a fallu me battre et c'est là que j'ai commencé à faire de la politique.

Section H
du marais de Lyzel
avant remembrement



peu de bisbille dans cette affaire-là " Jacques Berteloot

Le bilan du remembrement

"L'intérêt de cela c'est qu'aujourd'hui, nous avons une déperdition des maraîchers il y en a de moins en moins, si nous n'avions pas réalisé cela, ce serait inculte. Aujourd'hui, nous avons la chance quand même d'avoir des agriculteurs de l'extérieur, c'est vrai qu'ils viennent mettre des céréales, on aimerait bien qu'ils mettent des légumes mais que voulez vous ? Moi je préfère comme j'ai déjà dit dans des réunions, je préfère voir des cultures céréalières plutôt que des nids à insectes, à vermines. Je préfère voir que ce soit cultivé et ça l'est et les propriétaires sont contents parce qu'ils touchent leur loyer."

Jacques Berteloot

Le remembrement dans le Nord

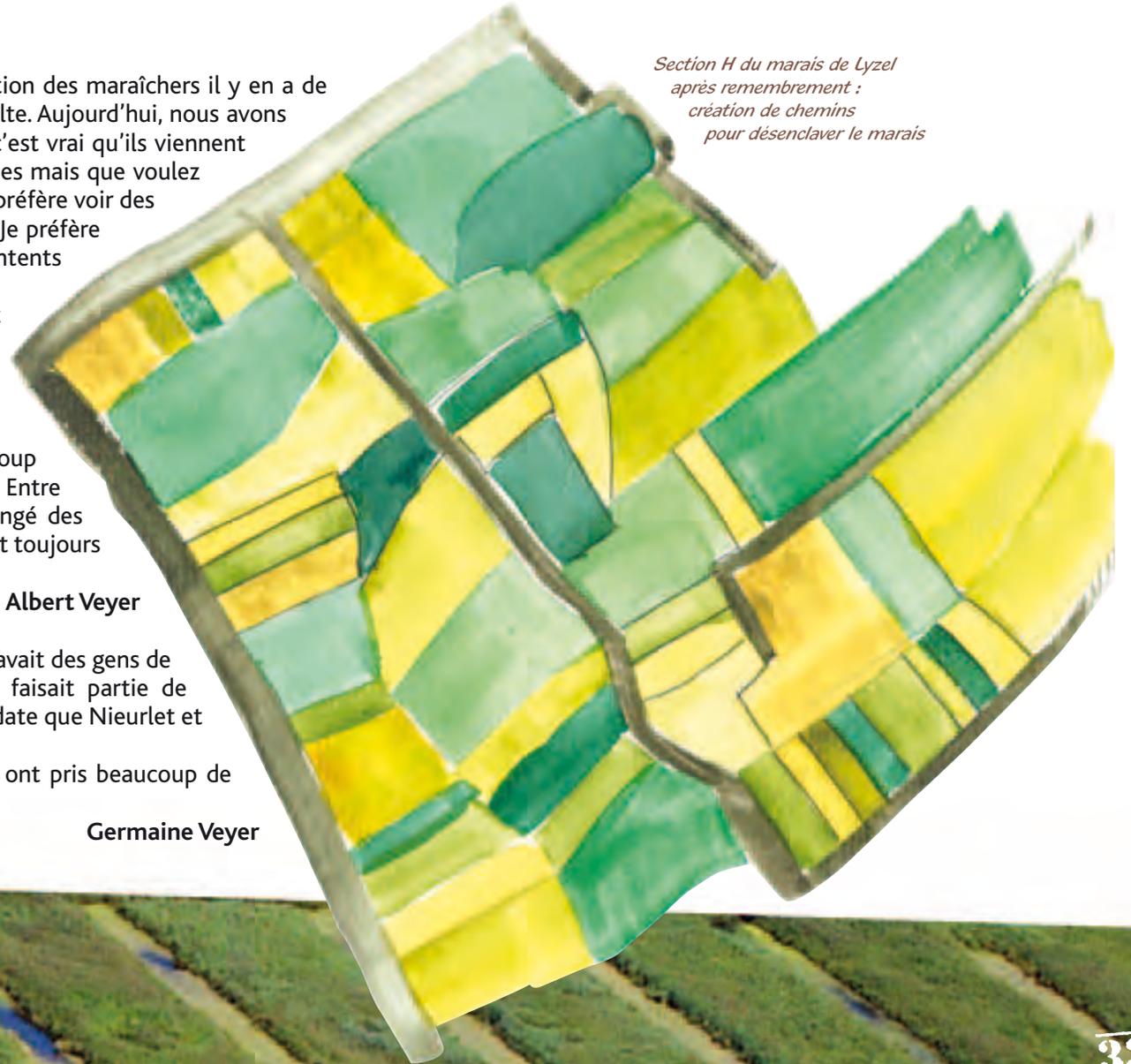
"Les terres sont toujours au même endroit mais il y avait beaucoup de petites pièces alors on avait une pièce ici, on en avait une là. Entre deux, il y en avait d'autres alors beaucoup de gens ont échangé des terres pour agrandir les parcelles mais dans l'ensemble, elles sont toujours au même endroit."

Albert Veyer

"Il y a une partie de Nieurlet qui a été remembrée parce qu'il y avait des gens de Lederzeele qui avaient des terres par ici. Autrefois, Nieurlet faisait partie de Lederzeele. Nieurlet a été créée en 1928 ou 1929 [c'est à cette date que Nieurlet et Lederzeele sont devenues des communes différentes].
[Remembrement en 1992] C'est à cause du TGV parce qu'ils ont pris beaucoup de terres pour faire le TGV."

Germaine Veyer

*Section H du marais de Lyzel
après remembrement :
création de chemins
pour désenclaver le marais*



"Les cortèges nautiques ont commencé vers 1947-48" *Guy Simoens*



"Dès votre plus jeune âge vous étiez embarqués dans des loisirs surtout le jeudi [jour chômé à l'époque] et ensuite le dimanche."
Jacques Berteloot

"Le cortège nautique où j'allais, parce que c'était le 15 août, c'était une tradition, c'est avec la **Neuvaine** qu'il y avait ici, à Salperwick. Alors c'est là qu'il y avait des **bacôves** et tout ça quoi, alors il y avait une chapelle dans les marais alors on se réunissait le jour du 15 août "

A.G.

Le cortège nautique du Haut-Pont

"Les cortèges nautiques ont commencé vers 1947-48. Mon père [...] faisait partie du cortège. Enfin il n'a pas été tout seul, il y a eu Marcel Thomas et puis les frères Berlin qui ont commencé vraiment au départ. Et c'est comme ça qu'ils ont mis en route le premier cortège nautique. Ils ont commencé avec des petits chars puis après ils ont continué avec une vingtaine de chars. [Puis], ils ont commencé à faire des chars à thème. Les poissonniers avaient fait un char, les maraîchers faisaient un char, les cafetiers faisaient un char, après le groupement sportif faisait un char, et ainsi de suite, tout le monde faisait un char. Et les jeunes s'y sont mis. Résultat, ben, on est arrivés à une vingtaine de chars. Moi je l'ai fait pendant une paire d'années, comme tout le monde.

[Aujourd'hui], ils sont toujours pareils. Ils se donnent un coup de main l'un l'autre, puis chacun à son groupe. C'est tous des groupes, qui sont reliés par un

regroupement des loisirs. En réalité, ce sont des groupes de huit-dix personnes et ils font leur char eux mêmes."

Guy Simoens

Le cortège de Lyzel

"Avant c'était un beau cortège. Il y avait la reine de Lyzel et ses dauphines et puis de nombreux chars. En face de chez moi, le cortège passait deux fois. Le matin, il y avait une braderie qui était jusqu'au milieu de la [rue de la] Poissonnerie. Il y avait la retraite aux flambeaux qui nous conduisait le soir au bal, place de Lyzel. Le lundi, c'était la course cycliste et le bal sur la place. Le dimanche du raccroc, il y avait des variétés et le bal, le soir, près de la gare."

Odile Westeel



"C'était une tradition" A.G.



Les ducasses, joutes et fêtes

"Il y avait les fêtes locales, il y avait les **ducasses**, on faisait la course à l'**escute** donc on gardait les **escutes** fleuries, on faisait des joutes, des joutes nautiques [avant la Guerre 39/45]."

Gérard Colin

"Quand on a fait la joute ici : ils garnissaient des bateaux, il fallait des rameurs pour conduire ces bateaux et des gens pour jouter, c'était marrant. [...] Ils avaient un plastron et puis une grande béquille, alors un bateau venait de là, un autre d'ici et puis arrivés face à face il fallait pousser le bonhomme à la rivière. Celui qui restait sur la planche avait gagné."

Denise Guillemant

"Ils faisaient des mariages sur l'eau, ils étaient sur des bateaux et ils se jetaient à l'eau avec les mariés et compagnie mais c'était pour rire."

Guy Simoens

Les baptêmes

"Déjà il fallait chercher, soit le médecin ou la sage femme et ce qu'il fallait pour que tout se fasse à la maison. Bon alors pour le baptême, on nettoyait l'**escute** ou le **bacôve**, ça dépend du nombre de personnes qui étaient invitées, c'était nettoyé

sérieusement, puis on y mettait quelques planches, quelques couvertures bien propres, pour s'asseoir dessus parce qu'on était quand même endimanchés et voilà tout se passait comme ça."

Gérard Colin

Les communions

"Quand il y avait une communion, le lendemain on partait se promener en bateau. Il y avait le parrain Eugène et son accordéon. On allait prendre un verre aux « Nénuphars », c'était la mode."

Odile Westeel



" J'en ai épluché des patates, j'en ai fait de la soupe " Denise Guillemant



"Le café que ma grand-mère tenait route de Clairmarais est fermé aujourd'hui. Il n'y a plus de cafés aujourd'hui. Mon Dieu ! Il y avait au moins dix cafés sur la route de Clairmarais et autant sur le Haut-Pont. Il y en avait partout ! Avant, les gens allaient dans les cafés parce qu'il y avait pas de télévision à ce moment-là donc ils allaient jouer à cartes."

Léa Bafcop

"[...] En ce temps-là, les clients ne faisaient pas autant de manières qu'aujourd'hui. C'était la soupe, le plat de résistance, le fromage et le dessert. Tandis que maintenant, ils font des entrées, ils font plein de choses. [...] Je n'ai jamais fermé, été comme hiver. Je faisais deux services l'été ! J'en ai épluchées des patates, j'en ai fait de la soupe ! Il n'y avait que le vendredi soir, pour ceux qui étaient en vacances ici. C'était le camembert, le beurre, et du café. Et le dimanche c'était la soupe, le rosbif, les pommes de terre, les haricots, de la salade ou du veau ou du lard. On ne pouvait pas toujours faire la même chose ! [...] Il fallait 1h30 pour aller [à la source]. Il fallait de l'eau pour faire la soupe, le café, le beurre. On ne pouvait pas faire le beurre avec l'eau de rivière quand même, hein.

[...] C'était tout simple. Il y avait des parties de cartes : la manille, la belote et le 4-21. Pendant les congés, ils mangeaient vite au souper puis après ils s'installaient tous à la table ronde dans l'café, ils jouaient au 10 000, aux dés. Oh ! Ils étaient une dizaine autour de la table."

Denise Guillemant

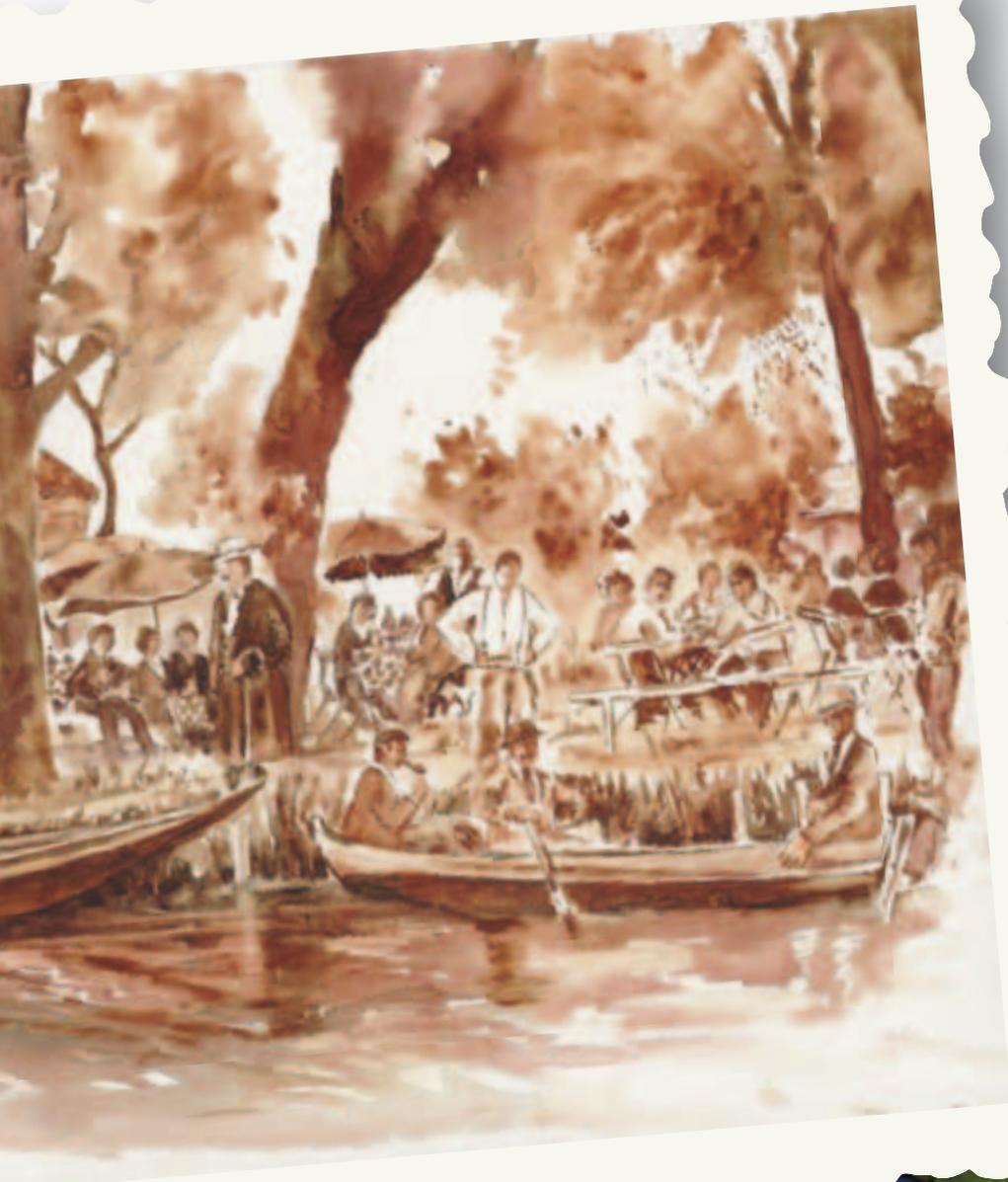
"[La clientèle, c'était] que des ouvriers. L'ouvrier qui travaillait la semaine, il s'arrêtait le vendredi soir, le samedi il y avait des bus pour les conduire où ils voulaient aller pêcher mais on était ouvert tous les jours.

[...] Des ouvriers de filature du côté de Lille, des mineurs, des lillois... un petit peu de tout.

[...] Ah... ils repartaient des fois bien chargés quand même, ils avaient bien mangé, bien bu, attrapé un petit peu de poisson... Brochets, sandres, anguilles, gardons, des perches, des tanches."

Denise Guillemant





" Les loisirs des maraîchers, il y en avait beaucoup parce que vous avez pas mal d'associations. [...] Les gens étaient catholiques pratiquants et il y avait dans les églises ce que l'on appelait en ce temps là des vicaires ou c'était des abbés qui secondaient le prêtre et ces gens là animaient des associations. [...] A côté de cela il y avait des associations laïques. [...], dès la création des anciens combattants. C'était des gens ou des associations de quartier. Les associations de quartier avec la dernière Guerre se sont amplifiées. Il y a eu des associations qui se sont créées comme dans le Haut-Pont, dans Lyzel. C'était toujours à la base des maraîchers. Ensuite sont venus se greffer des commerçants et d'autres personnes, d'autres milieux pour pouvoir animer le quartier, amuser les gens. "

Jacques Berteloot

" Le loisir des maraîchers, c'était dans les cafés. [...] comme il y avait un café tous les 20 m et bien chacun avait son café et là ils ne jouaient pas à la belote [...] mais à d'autres jeux de cartes... [...]. Ils avaient un jeu peut-être de quille dans la cour. "

Jacques Berteloot

" Toutes les barquettes que ma grand-mère louait c'était pour aller au « Moulin Rouge » et puis il y avait une petite guinguette et des étangs pour aller à la pêche moi j'ai jamais été danser là-bas non jamais quand ma grand-mère n'avait plus de barquette, elle criait après mon père qu'il était en train de se reposer le dimanche parce qu'il avait été à choux-fleurs et qu'il était fatigué pour qu'il aille avec son bateau pour conduire du monde au « Moulin Rouge » et là aussi il avait un petit pécule. "

Ah moi, j'ai jamais été avec le bateau et le moteur avec mon père non. "

Léa Bafcop

Les cafés

C'était souvent en bateau qu'on se rendait au « Moulin Rouge » ou aux fêtes de village comme à Salperwick, aux noces, aux **ducasses**, aux concours de pêche, ou de cartes, aux défilés et joutes nautiques. Le « Moulin Rouge » accueillait les maraîchers comme les promeneurs du dimanche, qui venaient se retrouver et « guincher » au cœur du Marais cet îlot boisé prenait des airs de guinguette. D'autres cafés étaient réputés : « Chez Clay », « Chez Mathilde », « les Nénuphars », « Au coin rêvé », etc.

" Il y avait tellement de gibier en ce temps-là "

Guy Robert

"On a été longtemps avant d'avoir de l'électricité, y avait pas d'télé, pas d'poste donc c'était ça. C'était la pêche, c'était la chasse..."
Guy Robert

"Le maraîcher allait à la pêche dans le cadre de ses loisirs, dans le cadre de ses temps morts. Je ne veux pas dire qu'il allait pêcher tous les jours, non ; quand il pouvait aller pêcher, il allait pêcher et puis chasser. Il y avait pas mal de chasseurs aussi, du gibier d'eau en particulier dans le marais, le gibier d'eau c'était principalement dans les communes de Nieurlet, de Clairmarais. Dans Lyzel, il y en avait mais assez peu."
Jacques Berteloot

"Il y avait tellement de gibier en ce temps-là, on vendait nos gibiers, on avait le droit [...] : canards, sarcelles... Tout le gibier qui existait... Les oies sauvages..."
Guy Robert

"On pouvait se nourrir avec le gibier et des fois un peu de poisson."
Jean-Claude Legris

"Je passais pas souvent des nuits parce que il fallait travailler dans le jour ! Le lendemain, il fallait aller au boulot hein ! J'allais au matin très tôt quand on avait les vaches : je donnais à manger aux vaches avant de partir

à la hutte, je me levais une demie heure, une heure plus vite puis je partais quelques heures à la hutte. Quand il y avait les légumes à faire, je prenais quelques paquets de poireaux avec et puis je nettoiyais le poireau.

[...] Quand les étangs gelaient [les étangs gelaient tous les jours en hiver], on mettait une planche sur la glace quand elle était solide assez. Avec une hache, on coupait un rond tout le tour puis on attachait des **appelants** dedans [...]. L'eau, quelquefois, quelques heures, était gelée mais pendant ces quelques heures là, on tuait quelques fois du gibier. Il y en avait je ne sais combien des huttes là.

[Maintenant] ils tirent à 100 m, 200 m, c'est double essai. Nous, on tirait après le gibier quand il était posé sur l'étang. Il y avait peut-être vingt huttes et il y en a pas un qui aurait tiré sans que le gibier soit posé [...], pour être certain que le coup tiré le tuerait. On ne voulait pas blesser le gibier. Maintenant, ils tirent n'importe quoi."

Guy Robert

"Ils [les chasseurs extérieurs] sont nombreux, ils savent payer. Ils font partir les gens du coin, ils sont écartés. [...] Ça crée des tensions."

Jean-Claude Legris



" On appellait ça la pêche à la pelote, avec des vers mis en boule au bout d'un fil " *Jean-Claude Legris*

"Mon mari aimait bien. Il pêchait le dimanche. On partait avec le bateau dans le Grand Large de Tilques et on prenait notre dîner avec et moi je raccommodais des chaussettes."

Léa Bafcop

"Quand j'étais tout petit, je pêchais avec des filets traînants dans les étangs du Romelaère. J'avais cinq-six ans pas beaucoup plus, j'étais toujours avec les enfants du marais qui étaient avec les parents qui pêchaient. J'ai encore été pêcher dans les étangs de Malhove là-bas avec mon père au filet puis avec l'ancien garde. Il y avait 400 m de filets traînants. Le garde du Romelaère pour pêcher dans les étangs avait un bateau exprès pour mettre les poissons. Dans le bateau, il y avait un plancher par dessus et une porte pour mettre le poisson. J'ai vu mon père et le garde du Romelaère trier du poisson malgré qu'il faisait froid l'hiver. Ils revenaient, ils pêchaient au soir, ils revenaient, ils triaient le poisson : des brèmes, des tanches et le lendemain, il expédiait ça sur Paris. J'étais gosse mais des trucs comme ça, ça reste marqué ! C'était pêche à la nasse, au filet."

Guy Robert

La pêche aux anguilles

"On appellait ça la pêche à la pelote, avec des vers mis en boule au bout d'un fil. Il [les anguilles] n'y en a plus comme avant, il n'y en a plus comme il y a trente ou quarante ans. On en prenait presque toute l'année mais maintenant, il n'y a qu'une période [dans l'année], et puis c'est tout.*

[...] Il paraît qu'ils attrapent les toutes petites à l'entrée des fleuves, des rivières qui reviennent de la mer. Du coup, elles ne peuvent plus se reproduire, elles n'arrivent plus par ici.

[...] Il y avait un café qui faisait des anguilles pour les gens qui voulaient une friture d'anguilles. Ils allaient et hop, ils avaient une friture d'anguille mais maintenant on réussit à en prendre que quelques kilos et encore, il faut y aller souvent pour arriver au moment où elles ont faim."

Jean-Claude Legris

** Aujourd'hui, la pêche à l'anguille est interdite de nuit et restreinte à certaines périodes de l'année.*



Léa BAF COP, **maraîchère retraitée**

Née en 1935 dans le marais, à la Grande Meer et aînée d'une famille de trois enfants. Petite fille, elle a vécu dans le café de sa grand-mère "le café Mathilde", route de Clairmarais. S'installe avec son mari, sur des terres maraîchères du marais de la ville. Aujourd'hui une de ses filles a repris l'exploitation.

Jacques BERTELOOT, **maraîcher retraité et ancien élu**

Né en 1931, s'installe en tant que maraîcher à partir du 1er janvier 1954 et s'investit dans plusieurs syndicats et instances agricoles : président du Groupement de Vulgarisation Agricole pendant onze ans, élu en 1982 à la chambre d'agriculture, président de l'association de lutte contre le Rat musqué pendant une dizaine d'années. Puis pendant vingt cinq ans, il devient adjoint au Maire de Saint-Omer aux affaires agricoles entre autres. Il a également été Vice-Président de la commission locale de l'eau, du Parc et du SmageAa.

"Je suis né à Saint-Omer bien entendu, [...] de parents, de grands-parents et d'arrière grands-parents maraîchers, parce que Berteloot, mon nom de famille est lié aux familles qui sont sur le territoire, sur notre territoire depuis de nombreuses années."

Il est à l'initiative du remembrement qui a transformé plusieurs secteurs agricoles de Saint-Omer qui a commencé en 1969.

Gérard COLIN, **chapentier en bateaux retraité**

Né en 1936, dans le Doulac, dans une famille de charpentiers en bateau dont le métier s'est transmis de père en fils. *"C'est-à-dire que c'était peut-être pas une volonté étant donné qu'on baignait dedans, on ne pensait pas à faire autre chose quoi."*

A commencé le métier en tant qu'apprenti, avec son père. S'est mis à son compte en 1959. *"J'ai vécu de mon activité mais en additionnant quand même le travail du métier du bois du bâtiment parce que si on était restés uniquement dans la fabrication de bateaux et d'escutes on ne pouvait pas."* S'est arrêté en 1997.

Josette et Marc DEGEZELLE, **maraîchers retraités**

Ils ont passé leur vie de maraîcher à cultiver sur une île. **Josette** : Josette Degezelle a d'abord travaillé dans une lingerie et habitait à Arques. Elle a suivi son mari dans la reprise de l'activité maraîchère.

Marc : Né en 1941, Marc Degezelle a repris l'activité de ses parents. Son père était Belge et s'est d'abord installé dans le marais de Dambricourt, là où il pratiquait essentiellement l'élevage.

Yves DEGRAVE, maraîcher et employé des Wateringues à la retraite

Né en 1932, dans le marais de l'Aile. Yves Degrave est l'aîné d'une fratrie de six. Ses ascendants tiraient la tourbe.

Il a passé son enfance aux côtés de la famille Dewèvre, dont le grand-père était garde assermenté du marais de l'Aile et de la Grande Meer. Le père a pris la suite, aidé de Yves Degrave. A cette occasion, il entretenait le moulin de l'Aile, moulin d'assèchement, et s'occupait de gérer les niveaux d'eaux.

Michel DEGUILLAGE, garde du Dambricourt retraité et piégeur de rats musqués.

Né en 1937 à Saint-Momelin, de parents cultivateurs. Garde du Dambricourt de 1960 à 1974 et piégeur de Rats musqués pour la ville de Saint-Omer. Son frère a repris l'exploitation de ses parents.

Fernand DELOBEL, **maraîcher retraité**

Né en 1919, avant dernier d'une famille de huit enfants. Jusqu'en 1925, sa mère est "passeur du bac" au Dambricourt. Elle fait traverser l'Aa aux agriculteurs et leurs chevaux pour rejoindre la rive opposée. Son père est salarié des Wateringues. Vers 1922, la famille déménage au Doulac et sa mère reprend un café qui prend le nom du père de Fernand : "Chez Clothaire". Ils y vivent à peu près une dizaine d'années. Il travaille pour des maraîchers dès l'âge de douze ans. D'abord ouvrier, il acquiert, à partir de 1950, quelques ares sur Saint-Omer jusqu'à pouvoir s'installer à son compte.

Michel FLANDRIN, **gérant retraité d'une entreprise d'entretien du marais**

Né à Saint-Omer, de parents maraîchers : *"l'un comme l'autre y était de familles maraîchères et jusqu'à là y faisait un peu de choux-fleurs, raves. A c'moment-là, on faisait tout [...]"*. Maraîcher avec sa famille de 1955 à 1957, puis a tenu une entreprise de four à chaux avant de monter sa propre affaire avec son frère pour aider les maraîchers dans l'entretien des rivières et fossés.

A. G., maraîchère retraitée

Née en 1921 dans la maison de ses parents à Salperwick, c'est l'aînée d'une famille de onze enfants. Son père était ouvrier maraîcher. Est allée à l'école jusqu'au certificat d'études *"et puis après ça, [est] restée pour aider [sa] mère, pour élever [ses] frères et sœurs."* Devient maraîchère dans les années 50.

Denise GUILLEMANT, **tenancière de café retraitée**

Née à Serques (1927-2011), dans le café "Le repos des pêcheurs" qu'elle a récupéré de ses parents, en 1960. En parallèle, cultive quelques terres et tient un petit élevage. Le café était essentiellement fréquenté par des pêcheurs qui y trouvaient le couvert et parfois le gîte.

Jean HAU, **maraîcher retraité**

Né en 1933. Maraîcher habitant au cœur du marais communal depuis 1948. Travaille dans le marais depuis ses treize ans, d'abord avec sa mère puis avec son beau-père. A cultivé, jusqu'en 1964, 16 ha en maraîchage, betteraves et céréales. Il a vécu l'élargissement du canal et la modernisation du matériel et des techniques maraîchères.

Jean-Claude LEGRIS, **maraîcher retraité**

Né en 1942. Ses parents habitaient derrière le Moulin Rouge, dans le marais. Maraîcher il reprend les terres de ses parents : *"Moi j'ai repris les terres*

qu'ils cultivaient, un peu dans le coin du marais là où ils avaient l'habitude et ici maintenant j'ai conservé la maison, ils sont décédés et j'ai conservé la maison et j'essaie de maintenir les terrains en état." Il a transmis son attachement au marais à son fils.

Guy ROBERT **éleveur et maraîcher retraité**

Né à Nieurlet (1932-2012). Fils unique, il s'installe dans les années 60 avec sa femme Jacqueline et tant qu'éleveur et maraîcher à proximité du Romelaëre, avant de ne se consacrer qu'à la culture légumière. Passionné de chasse à la hutte au gibier d'eau.

Guy SIMOENS, **tenancier de café retraité**

Né en 1940, dans une famille de cafetiers de trois enfants, dans le café qu'il reprend, en 1973 : "Le Petit Saint-Pierre". C'est sa fille qui aujourd'hui en est la propriétaire.

"Mon père comme ma mère sont d'origine des Flandres, [...] et mon père est arrivé ici à cause d'un accident de meunerie, [...]" C'est dans son café que se retrouvent encore aujourd'hui maraîchers, ouvriers, membres du cortège nautique, etc.

Germaine et André VEYER, **éleveurs retraités dans le Nord**

Germaine : Née en 1932, à Nieurlet. A repris, avec son mari, l'exploitation de ses parents de 13 ha, qu'ils ont par la suite agrandie.

André : Né en 1934, à Noordpeene, de parents agriculteurs. Trois frères et sœurs. S'installe en tant qu'éleveur en 1966. L'exploitation est aujourd'hui reprise par leur fils.

Odile WESTEEL, **maraîchère retraitée**

Née en 1937. Tout d'abord linotypiste à l'Indépendant, elle devient maraîchère en 1967 pour aider son mari. Devient chef d'exploitation en 1989 jusqu'en 1993. Mère de deux enfants dont l'un est encore maraîcher aujourd'hui. A composé quelques chansons sur son activité maraîchère.

Lexique

Page 2

Dache : lame en fer facilitant la glissade sur la glace.

Page 6

Apointes : dans le témoignage d'Odile Westeel, quelques heures de travail en temps de gelée.

Brouckaillers : du flamand brouck (marais). Terme désignant les maraîchers.

Kerque : du néerlandais kerq qui signifie église. Dans le témoignage d'Odile Westeel, une kerque désigne plusieurs bottes de légumes qui étaient ensuite vendues.

Page 8

Démarier : enlever une partie des jeunes plants issus d'un semis

GAEC : Groupement Agricole d'Exploitation en Commun, forme sociale qui permet à plusieurs agriculteurs de s'associer pour partager le travail et le revenu liés aux exploitations ou pour la vente de leurs productions. Les GAEC ont souvent permis aux femmes d'obtenir un statut de maraîchère à part entière.

Lègre : bande de terre d'environ 20 m de large sur 70 à 300 m de long, bordée de fossés remplis d'eau.

Sarcler : débarrasser une culture de ses mauvaises herbes à l'aide d'un outil.

Page 17

Bacôve (bacog, bacov) : du néerlandais cogghe, embarcation traditionnelle à fond plat et en chêne de pays qui pouvait faire 9,5 m de long et 2 m de large. Elle servait pour le transport de marchandise lourde (colis de choux-fleurs, bétail, cheval, etc.).

Wateringues : désigne l'association forcée des propriétaires qui assure l'entretien des fossés. Par extension, ce terme désigne aussi les rivières dont l'entretien est géré par les Wateringues. Le terme Wateringues vient du flamand, de la contraction de water (eau) et de ring (cercle).

Page 19

Faucarder : faucher les plantes aquatiques qui envahissent le cours d'eau et finissent par gêner la circulation des bateaux et empêcher toute autre vie aquatique.

Watergangs : chemins d'eau.

Page 20

Router : enlever la vase, curer.

Dévauder : couper les herbes aquatiques qui poussent le long des berges.

Slim : terme désignant les algues qui se développent dans les cours d'eau du marais.

Taluter : construire ou mettre en talus. Donner une inclinaison, une pente à la berge.

Tourbe : provient de la décomposition des végétaux en milieu humide. Cette matière était autrefois utilisée comme combustible.

Page 21

Rotovator, rotobèche : engins autotractés munis de dents rotatives destinés à travailler le sol. Le rotovator est composé de lames coudées fixes montées sur un axe rotatif horizontal. Il permet d'émietter grossièrement le sol. Le rotobèche est également composé d'un axe rotatif horizontal où sont fixées plusieurs petites bêches.

Page 22

Rat musqué : espèce importée du Canada, considérée en France et dans les zones humides comme nuisible. Le Rat musqué est un rongeur d'une trentaine de centimètres. Il creuse des galeries dans les berges et engendre des dommages dans les cultures agricoles, notamment les choux-fleurs.

Escute (èscut) : du néerlandais scute, comme le bacôve c'est un bateau typique du marais audomarois. Plus petite et plus étroite, elle était surtout utilisée pour se déplacer quotidiennement et sillonner le marais.

Page 23

Perche : longue perche de frêne ou d'aulne qui pouvait mesurer de 4 à 5 m. Elle permettait de faire avancer le bateau depuis la berge ou en prenant appui sur le fond du fossé.

Ruie (rouie, rwi) : du néerlandais roeien (ramer), elle servait à manœuvrer l'escute. Le maraîcher la faisait pivoter et effectuait des mouvements amples derrière le dos afin de maintenir une trajectoire en ligne droite.

Page 26

Plat-bord : large bande de bois qui couvre le bord d'un bateau.

Page 27

Batardeau : ouvrage en bois et pierre permettant de couper les circulations d'eau entre le marais cultivé et les rivières.

Page 34

Neuvaine : comme son nom l'indique est une manifestation religieuse qui dure neuf jours. Organisée par la paroisse de la commune, la neuvaine est ponctuée de messes, de vêpres et de pèlerinages. A chaque paroisse, école religieuse et confrérie voisines correspond un pèlerinage propre. Dans les communes du marais audomarois, il y avait, entre autres, la neuvaine à Notre Dame des Bonne Fin à Salperwick et la neuvaine à Notre Dame des Sept Douleurs à Saint-Martin au Laërt.

Page 35

Ducasse : vient du latin « dedicatio » (consécration), en dédicace à un saint patron. Aujourd'hui, ce mot picard désigne la fête du village.

Page 38

Appelant : canard « domestiqué » par le chasseur à la hutte pour attirer d'autres oiseaux par ses cris.

Le Parc naturel régional des Caps et Marais d'Opale remercie toutes les personnes dont les paroles ont permis l'élaboration de ce livret : Léa Bafcop, Jacques Berteloot, Gérard Colin, Josette et Marc Degezelle, Yves Degrave, Michel Deguillage, Fernand Delobel, Michel Flandrin, A.G, Denise Guillemant, Jean Hau, Jean-Claude Legris, Guy Robert, Guy Simoens, Germaine et André Veyer et Odile Westeel. Nous adressons une pensée aux personnes dont les témoignages ont été collectés et qui sont décédées depuis.

Les portraits et autres illustrations ont été réalisés par Dominique Darras et Nicole Louchaërt. Les textes des encadrés ont été écrits par Régis Louchaërt. Nous soulignons particulièrement l'intérêt et le talent dont tous les trois ont fait preuve pour mener à bien ce livret. L'illustration en page 3 est de Michel Kokot. Le bandeau de bas de page a été réalisé d'après une photo de Carl Peterloff.

Ce travail a été mené grâce à l'investissement des élus, réunis en sous-commission du Groupe de travail marais pour la valorisation du patrimoine immatériel du marais audomarois : Annie Ducasse et Thierry Tribalat, adjoints au Maire de Saint-Omer ; Marie Lefebvre, Maire de Serques ; Chantale Levray, adjointe au Maire de Longuenesse ; Damien Morel, Maire de Clairmarais et Jocelyne Willencourt, adjointe au Maire de Noordpeene. En parallèle de ce travail, une réflexion collective avec les partenaires culturels de l'Audomarois s'est structurée autour de ces projets, dans le cadre d'un comité de pilotage composé de la Comédie de l'Aa, centre culturel ; la Communauté d'Agglomération de Saint-Omer, l'Ecole des Beaux-Arts de Saint-Omer ; le service animation du patrimoine de la Ville d'Art et d'Histoire de Saint-Omer ; la société des Antiquaires de la Morinie. Leurs conseils et leur aide ont été très précieux.



" Aussi loin que la vue s'étende, on aperçoit qu'une campagne plate toute remplie de potagers, régulièrement découpés comme si la nature portait un habit d'Arlequin, fait de pièces rouges, jaunes, vertes et blanches. Pas un chemin mais uniquement des canaux ! "

*Germaine Acremant,
la Hutte d'Acajou, 1924*

L'édition de ce livret intervient dans le cadre de l'évènementiel 2013 sur le marais qui a pu être réalisé grâce aux participations financières, institutionnelles et techniques des structures suivantes :

